
PRESSE PAPIER

C'était le début des années 1980. Nous terminions des études entreprises près de dix années plus tôt – à l'école d'architecture pour l'un, aux beaux-arts pour l'autre. La France venait de se choisir François Mitterrand pour président. Le président allait abolir la peine de mort et faire de Jack Lang son ministre de la Culture. Les radios gagnaient le droit d'être « libres » – qui se souvient que radios et télévisions étaient jusqu'alors monopole d'État ? Et les objets du design, du graphisme et de la mode allaient accéder au statut de créations... Près d'un quart de siècle. Une éternité...

Nous avions le désir de travailler ensemble et nous cherchions un terrain d'entente. Quelque part entre l'art, le design et l'architecture... Eh bien, nous ferions « des affiches »... Sociales et culturelles. Nous produirions des images pour nos amis architectes, plasticiens, théâtraux, militants des droits de l'homme et de l'environnement. Notre atelier s'appellerait « presse papier ». Non pas le presse papier du futur Macintosh dont on ne soupçonnait même pas qu'il puisse un jour être inventé, mais simplement parce qu'il s'agissait alors de manipuler du papier au travers de quelques improbables écrans de sérigraphie. Magie des couleurs en aplats, de la raclette tirée « à quatre mains » et du tirage à l'unité... avec, toutefois, il faut bien le reconnaître, une qualité d'impression assez sommaire.

Sur l'hypothèse que la culture pourrait créer des emplois, et même des emplois viables pour peu que l'État donne l'impulsion initiale, le ministère mettait alors en œuvre une politique d'aide « aux emplois de développement culturel ». Nous aurons la chance d'en bénéficier et de disposer ainsi de deux années relativement sereines pour expérimenter, conforter nos choix formels et établir une pratique professionnelle.

Ainsi, nous sommes devenus graphistes... « *Nom masculin/féminin. Généraliste de la forme visuelle, le graphiste dessine à dessein – dans le cadre d'une commande – les différents éléments graphiques d'un processus de communication* », selon la définition donnée dans ces années-là par les graphistes réunis pour les états généraux de la culture, en juin 1987, à Paris.

Je ne connais pas ce genre de métier...

À la question du « *que faites-vous ?* », nous avons ainsi longtemps répondu : du graphisme. Avec, en point de mire, cette belle ambition d'Antoine Vitez : « *Être élitaire pour tous.* » Fuir la vulgarité des recettes supposées séduire un public dit « grand », assumer les risques et exigences de la création sans renoncer à la dimension sociale des projets... Les graphistes étaient, à nos débuts, à peu près inconnus dans notre ville – ce qui nous a valu quelques déboires avec les administrateurs des pages jaunes de l'annuaire, qui s'étonnaient de notre refus catégorique de figurer à la rubrique publicité...

Et puis, assez vite, le graphiste est devenu quelqu'un. Amarré pendant un moment aux bittes vertueuses de l'« utilité publique » où nous l'avions trouvé, il a brisé net dans les années chic et choc, pour s'en aller faire un tour du côté de la « branchitude » : la dernière montre, la dernière paire de chaussures, la coupe de cheveux la plus tendance se voyaient qualifier de « graphiques ». Quand la révolution informatique s'en est mêlée, on a vu déferler la vague des encore-mieux, des plus-que-graphistes : les infographistes... Les écoles privées – et publiques – ont délivré à tour de bras des diplômés ficelés à la hâte : des

études courtes, pragmatiques... et hop ! vous plongez directement dans un vrai métier, séduisant, un métier où vous pourrez donner libre cours, etc. L'euphorie a duré un temps... Et, finalement, vrais ou faux, les graphistes se sont peu ou prou retrouvés opérateurs PAO : « *techniciens de surface visuelle* », selon la formule de Vincent Perrottet. La commande en graphisme s'est diluée. On a vu se développer des services internes dans les institutions publiques, les centres culturels, les entreprises...

Le mot graphisme, usé jusqu'à la corde, s'est finalement vidé de contenu. Et nous avons cessé de l'employer. Que répondre, finalement, à la question fatidique ? « *Je m'intitule designer*, dit Bruce Mau¹, *mais je ne me suis jamais senti à l'aise avec ce terme réducteur.* »

Designs, etc.

Nous avons décidé de faire ce livre pour (tenter de) répondre à cette question et parler sur des sujets qui nous agitent : la ville, le design, les images et les signes... Notre idée était de raconter des projets et des histoires de projets, en mettant en œuvre les documents et les images collectées, utilisées ou produites durant le travail de conception.

Alors, c'est quoi votre métier ? C'est de concevoir et de mener des projets ; ça ne se nomme pas. C'est une manière particulière de travailler sur des commandes. Il est toujours question de communication, et la forme y a une grande importance... Pour autant, nous ne sommes pas formalistes, pas du tout. Simplement, dans informer, il y a forme. Un projet n'existe qu'à partir du moment où il prend forme ; avant ce n'est qu'un programme, un organigramme de fonctions, une note d'intention. Pour les artistes de l'avant-garde russe et du Bauhaus, pour Picasso quand il fait *Guernica*, il est souvent question d'informer au moyen d'une forme.

Ce matin, dans le journal : « *Ça m'a plu tout de suite, c'est pas beau, mais c'est flagrant !* » dit une jeune fille qui découvre l'urinoir (*Fontaine*) de Marcel Duchamp. Quand un projet s'impose, on est tous d'accord.

« *Oui, mais que faites-vous ?* »

Nous écrivons, avec des images et des mots, quelquefois avec des sons. Dépliée dans l'espace, imprimée sur le papier, notre écriture se nourrit dans chaque nouveau projet. Nos formations, nos histoires, nos goûts, etc. nous rapprochent des artistes, des architectes – nos frères dans la conduite du projet –, des designers, dont nous sommes une variété hybride. Et, d'une certaine façon, des journalistes quand ils « *tentent d'amener une plus grande clarté sur un petit coin du monde* »².

C'est du design, mais ce n'est pas seulement du design. Designs, etc.

1. Bruce Mau, *Reading*, éd. arc en rêve centre d'architecture, 1998

2. Rick Poyner, *La Loi du plus fort*, éd. Pyramyd, 2001